

Grammaire normative/grammaire descriptive dans la linguistique espagnole du XVII^e siècle

MARÍA DOLORES MARTÍNEZ-GAVILÁN

Universidad de León

L'IDEE DE LA RENAISSANCE que la perfection de la langue se mesure à sa capacité d'être réduite à *l'art*, c'est-à-dire, à une mise en règles grammaticale, a abouti à l'apparition des traditions vernaculaires européennes. Outre l'attribution aux langues vulgaires d'un prestige semblable à celui des langues classiques, il existe une préoccupation commune à toutes ces langues: le choix du modèle idiomatique sur lequel il faut élaborer l'artifice grammatical.

Le problème de déterminer un niveau d'usage — littéraire, cultivé ou vulgaire — qui fournisse la base de l'établissement du système grammatical de la langue acquiert des caractéristiques propres dans chaque pays du fait de circonstances linguistiques, historiques et culturelles spécifiques.

Ainsi, par exemple, en Italie, très fragmentée politiquement et linguistiquement, la question préalable était le choix d'une variété dialectale comme standard littéraire et administratif, tandis qu'en France et en Espagne, étant donnée leur centralisation politique et le grand essor et la reconnaissance qu'avaient acquis respectivement le dialecte de la zone de Paris et le castillan, il n'était pas question de choisir une modalité diatopique mais d'élucider l'usage que l'on devrait instaurer comme norme grammaticale.

En Italie, le triomphe définitif de ce courant, dirigé par Bembo — qui préconisait le toscan archaïsant — fut possible grâce au prestige des grands lettrés du *Trecento* (Dante, Pétrarque et Boccace). Face à ce courant s'élevèrent les voix de ceux qui étaient pour le toscan actuel ou pour un pan-italien fondé sur l'usage des principales coupures du pays (v. Padley 1988:19–22). En France, face à l'absence d'autorités

littéraires d'une telle taille, l'alternative était donc entre l'usage de la Cour et celui du Parlement et de la Chancellerie (v. Kukenheim 1974:94 et 210–211).

Dans les deux pays le débat tourne toujours autour des groupes ayant le prestige social et politique le plus important. En Espagne, cependant, selon la remarque de J. M. Yvancos (1986:80), le problème se manifeste sous la forme d'un affrontement entre la norme cultivée et la norme vulgaire. D'après cet auteur, les savants de l'époque ont adopté deux positions: *normativiste*, en faveur de l'usage des gens cultivés comme support de l'autorité, et *antinormativiste*, qui défend l'usage commun comme la seule source d'autorité en matière grammaticale¹. Ces positions sont représentées respectivement par deux de nos plus importants humanistes : Nebrija et Juan de Valdés.

Pour Nebrija, l'artifice de la grammaire est le moyen d'assurer la subsistance du castillan et de le préserver de la corruption. La stabilité de la langue, qui “hasta nuestra edad anduvo suelta & fuera de regla, y a esta causa a recibido en pocos siglos muchas mudanças” (Nebrija éd. 1980:100), est possible au moyen de règles grammaticales élaborées selon l'usage et l'autorité des savants, principe de normativité inspiré de la doctrine de Quintilien² — qu'il avait déjà établi dans ses *Introductiones Latinae* (1481)³ —, et sur lequel il insiste dans la *Gramática de la lengua castellana* (Nebrija ed. 1980:105).

Par contre, Juan de Valdés, dans son *Diálogo de la lengua*, écrit vers 1535, participe de l'idée de l'usage commun comme source d'autorité idiomatique et, suivant les postulats du courant d'Erasme — dont il fut disciple —, il conçoit les adages et proverbes comme une concentration du savoir naturel et comme la plus précise expression du langage

¹ Pozuelo (1986:87–90) remarque l'existence d'un troisième courant : le *rationaliste*, soutenu par Francisco Sánchez de las Brozas, nommé el Brocense [= Sanctius], pour qui la raison est au-dessus de l'usage et de l'autorité.

² Quintilien, dans son *Institutio Oratoria* avait exposé les principes régulateurs du rôle de la grammaire (“Sermo constat ratione, vetustate, auctoritate, consuetudine”), où il soutenait l'usage en tant que sorti de l'approbation des érudits : “Ego consuetudinen sermonis vocabo consensum eruditorum, sicut vivendi, consensum bonorum” (I, IV).

³ Où il définit la grammaire comme “Scientia recte loquendi recteque scribendi ex doctissimorum virorum usu atque auctoritate collecta” (III, 1).

populaire. A ce propos, il affirme que “... para considerar la propiedad de la lengua castellana, lo mejor que los refranes tienen es ser nacidos en el vulgo” (Valdés 1535:48).

Les opinions pour ou contre l’un des deux courants ont été exposées non seulement dans des ouvrages sur le langage en général, mais principalement au sujet de la réforme orthographique (v. Pozuelo 1986:79), mais elles n’ont pas été fixées dans la grammaire proprement dite parce que toute la production espagnole du XVI^e siècle est composée de manuels, publiés dans plusieurs pays européens, pour apprendre la langue aux étrangers, dont les objectifs didactiques conduisaient à écarter toute analyse théorique. Excepté un seul cas — l’ouvrage de Villalón, publié à Anvers¹ —, on n’envisage pas le choix d’un principe d’autorité comme support de la correction idiomatique.

Face au grand nombre de grammaires espagnoles qui voient le jour en Italie, en France, en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, il est surprenant de constater le peu d’attention accordée chez nous à l’étude de la langue elle-même au-delà des niveaux purement scolaires. C’est qu’en Espagne, d’après le témoignage, parmi d’autres, de Valdés lui-même, opposé à toute codification du vulgaire², on n’apercevait pas encore la nécessité d’une grammaire de la langue maternelle du fait que celle-ci, étant acquise de façon tout à fait naturelle — c’est-à-dire, par l’usage —, ne passait pas par l’apprentissage de règles grammaticales ; ce qui explique le peu de succès de l’ouvrage de Nebrija, qui n’a été réédité que plus de deux cents ans après.

C’est à partir du XVII^e que l’on publiera en Espagne d’autres grammaires qui lieront les deux tendances déjà mentionnées —

¹ Qui adopte aussi le point de vue de Quintilien, tel qu’on l’observe dans le titre même : *Arte, o Gramática para saber hablar y escrevir en la lengua castellana: colegida dela autoridad de los Sabios, conforme ala costumbre y uso común dela lengua no corrompida* (Villalón ed. 1971:11).

² “... ya sabéis que las lenguas vulgares de ninguna manera se pueden reduzir a reglas de tal suerte que por ellas se puedan aprender; y siendo la castellana mezclada de tantas otras, podéis pensar si puede ninguno ser bastante a reducir la a reglas” (Valdés ed. 1969:72–73). Cf. Aldrete : “Bien cierto es, que para saber la lengua no es menester arte, ni escuela donde aprenderla en la tierra donde se usa ... En Castilla oi para hablar Romance no es menester acudir a maestros, que lo enseñen, que con el hablar mismo se sabe” (Aldrete ed. 1972:47).

normative/antinormative — et qui appliqueront à la systématisation et à la mise en règles du castillan les idées sur le principe d'autorité que l'activité grammaticale doit suivre. Cela sera possible grâce à Gonzalo Correas et Juan Villar. Avec Gonzalo Correas l'usage commun est, pour la première fois dans la tradition espagnole, l'objet de description grammaticale. Villar, en accord avec Nebrija, prétend préserver la pureté de la langue et éviter la corruption tout en imposant des normes de correction fondées sur l'usage cultivé. Les deux auteurs adoptent une attitude différente quant au but de la grammaire et au niveau d'usage sur lequel elle se fonde : grammaire du point de vue descriptif et grammaire du point de vue normatif. Je parlerai de ces deux points de vue, dans cet ordre.

L'*Arte de la lengua española* de Correas est un ouvrage d'une importance fondamentale pour notre historiographie linguistique. Bien que le poids de la tradition gréco-Latine soit remarquable, parfois excessive, dans l'analyse grammaticale qu'il pratique, il incorpore aussi d'autres innovations dont certaines surprennent par leur actualité. A mon avis, cet ouvrage est important pour l'histoire de la grammaire pour plusieurs raisons. D'un côté, il s'agit du premier auteur qui admet ouvertement, dans notre tradition vernaculaire, l'existence d'universaux linguistiques à côté de phénomènes particuliers, propres et spécifiques à toute langue, et il considère donc que la grammaire doit conjuguer ces deux aspects. D'un autre côté, sa mise au point descriptive et sa conception de la langue comme un diasystème constitué de modalités dialectales, sociales et stylistiques fait que Correas élabore une analyse extrêmement minutieuse de la langue espagnole, où toute diversité de langage est possible, ce qui contraste avec la rigueur de la grammaire normative, qui rejette tout ce qui n'est pas subordonné à un modèle de correction déterminé : le langage cultivé généralement.

L'orientation universaliste de Correas, présentée nettement dans le texte qui suit : “La Gramatica en lo general es comun á todas las lenguas, i una mesma en todas” (Correas 1625:9–10), a été attribuée par plusieurs auteurs à l'influence de El Brocense. A. Yllera soutient que l'*Arte* de Correas est “la mejor herencia en España de la *Minerva*”, en tant qu'il s'agit de l'ouvrage “que pretende con mayor coherencia elaborar una gramática romance razonada y apoyada en los principios

generales que se suponen comunes a todas las lenguas, puesto que se basan en la razón humana” (Yllera 1983:664 et 656)¹. Etant donné que Correas croit à l’universalité des catégories linguistiques, il envisage la possibilité de faire l’étude de plusieurs langues successivement et selon la même méthode, car, selon leur essence, elles partagent toutes les mêmes règles grammaticales. C’est cela justement qui détermine la publication du *Trilingue de tres artes de las lenguas Castellana, Latina, i Griega, todas en Rromanze* (Salamanca, 1627), ouvrage qui correspond à l’idée selon laquelle l’étude préalable des préceptes au moyen de la grammaire de la langue maternelle aidera à l’apprentissage postérieur des langues classiques, étant donnée l’existence d’un ensemble de caractéristiques communes à toutes ces langues.

Le *Trilingue* n’est pas une grammaire générale, et moins encore l’*Arte de la lengua*. Mais une fois que son auteur accepte le postulat de l’existence d’universaux linguistiques, cela a ses répercussions sur l’élaboration d’arts particuliers. C’est le même cas que pour la *Minerva* de El Brocense, selon l’analyse de A. Yllera (1983:653–654) ; il s’agit d’une grammaire latine et, par conséquent, d’un art particulier, mais étant fondée sur la raison universelle, elle révèle des principes valables pour toute langue.

La conception de la grammaire que soutient Correas permet de conjuguer la description des caractéristiques particulières aux langues avec la considération des catégories grammaticales tenues pour universelles :

(Las lenguas) convienen en lo xeneral, i maior parte de la Gramatica aunque sean sus vocablos i frases diferentes, i por esto pareze ser natural á los onbres su conzierto i convenienzia, i desconviene en propiedades i cosas particulares. Arte de Gramatica se dize la que contiene i enseña los prezetos xenerales que convienen á todas las lenguas, i los particulares que pertenezzen á sola aquella de que se trata (Correas 1625:129).

¹ Cfr. Padley (1988:187 et 1985:276–282). D’après la thèse d’Yllera, Correas et Villar, sous l’influence de El Brocense, appliquent à l’étude de la langue espagnole les principes rationalistes qu’il avait mis en pratique dans sa grammaire latine.

Bien que tout au long de l'ouvrage il fasse allusion à ces catégories générales, telles que les parties du discours (Correas 1625:133–134), dans la pratique, son analyse est centrée sur ce qui est propre et spécifique au castillan, à tel point que sa description de la langue espagnole est la plus ample et la plus minutieuse de l'époque. Et c'est justement dans sa profonde capacité d'observation des phénomènes linguistiques que la maîtrise de Correas se révèle au plus haut point.

Les passages où il montre sa conception de la grammaire comme une discipline purement descriptive et subordonnée à l'usage commun sont peu communs à son époque et, de ce fait, surprenants :

Bien podemos conzeder que todos saben el uso de la Gramatica en las lenguas que se crian i son naturales sin atender á prezetos ni saber que los ai, que por eso las hablan i entienden solo por el uso rrexido con la simple i natural arte, el qual en ellas es mas poderoso que los prezetos i reglas que del mesmo salieron. Mas con los prezetos puestos en arte, ó con la natural arte advertida i puesta en metodo, ó conzierto se entienden mexor i conservan las lenguas, como suzede oi á la Hebreá, i Caldea, i antigua Araviga, i á la Griega, i á la Latina que dexaron de ser vulgares, i son dotrinales i se estudian por arte i prezetos como otra zienza (Correas 1625:130).

Dans ce passage, Correas fait une distinction entre *art naturel* et *art grammatical*. L'*art naturel* consiste en la connaissance que le sujet parlant possède sur sa langue, c'est-à-dire, celui qui lui permet de parler et de comprendre la langue sans avoir besoin des explications du grammairien. L'*art naturel* n'est rien d'autre que l'usage, le "hablar natural ó usual de las xentes en sus lenguas", comme il le dira ailleurs, c'est à dire, l'ensemble d'habitudes linguistiques de la communauté parlante.

L'*art grammatical*, compétence du grammairien, à savoir, des érudits de la langue, n'est qu'une formalisation de l'*art naturel* par des règles et des préceptes. A partir de l'observation et d'une élaboration théorique postérieure, le grammairien explique, systématise, met en *método* ou *conzierto* les usages idiomatiques. De cette façon, la langue espagnole — de même que les langues classiques — se transforme en objet

scientifique dans la mesure où elle est étudiée “por arte i prezetos como otra zienza”.

Correas adhère au courant qui défend l’usage comme principe suprême de la langue, à l’exemple de Valdés et Aldrete. Mais, tandis que pour ces auteurs la codification grammaticale de la langue maternelle n’est pas nécessaire puisque cette dernière est acquise par l’usage, la position de Correas est justifiée par l’idée de la Renaissance selon laquelle les langues ne subsistent ni n’atteignent la dignité des langues classiques qu’au moyen de l’art grammatical.

La priorité de l’art naturel sur l’art grammatical est nettement établie à partir du moment où Correas affirme que “el uso ... es mas poderoso que los prezetos i rreglas que del mesmo salieron”. Sa position est donc fort éloignée des exposés de la grammaire normative, qui impose un modèle de correction auquel le sujet parlant doit se tenir. Mais, dans la conception de Correas, la grammaire n’est pas au-dessus de l’usage, bien au contraire : c’est de l’usage même — de l’art naturel — que proviennent les préceptes dont la grammaire est constituée. Dans ce contexte, les *rreglas o prezetos* qu’il mentionne constamment ne doivent pas être considérés comme des normes de correction auxquelles l’usage doit être subordonné, mais plutôt comme des principes explicatifs qui forment et systématisent les phénomènes linguistiques, idée analogue à celle de El Brocense dans cette affirmation : “regla es aquella cosa que se explica brevemente; de suerte que el derecho no se tome de la regla, sino que se haga la regla a partir del derecho que ya existe” (El Brocense ed. 1976:46). Pour Correas la grammaire est donc une discipline purement descriptive. Mais, quel usage doit-il décrire ou subordonner à la codification grammaticale? Comme on peut le déduire du texte ci-dessous, l’auteur défend ouvertement l’usage commun :

La Gramatica es arte, ó zienza de hablar concertada i propiamente en la orden de las palavras, considerada i sacada de la conformidad i conzierto del hablar natural ó usual de las xentes en sus lenguas (Correas 1625:129).

Ce sont les habitudes linguistiques de la communauté, propres à tous les sujets parlants, qui fournissent le fondement de l’établissement du système grammatical de la langue.

Ses critiques incessantes contre l'affectation du langage de la Cour et contre l'élaboration érudite du langage des gens cultivés (v., par exemple, Correas 1625:90, 144, 363 et 385) s'exerce surtout quand ceux-ci s'écartent de la *propriedad* ; autrement dit, l'expression simple, naturelle et nette est la seule norme linguistique qu'il prône. C'est pourquoi il revendique l'usage populaire, puisque c'est dans "la xente de mediana i menor talla, en quien mas se conserva la lengua i propiedad" (Correas 1625:144), ce qui explique son intérêt pour les adages et proverbes, compilés dans son ouvrage monumental *Vocabulario de Rrefranes i Frases Proverbiales*, attitude qui rappelle celle de Juan de Valdés et qui a été interprétée comme la persistance pendant tout le XVII^e siècle des idées d'Erasme (v. Padley 1988:188).

Finalement, Correas n'a pas pour dessein l'imposition d'un modèle de correction idiomatique en tant que patrimoine exclusif d'un groupe social déterminé. Au contraire, par sa profonde connaissance des variétés de la langue et sa grande capacité d'observation, il admet même la multiplicité de normes, à condition qu'elles soient subordonnées à son idéal de propriété.

Ce qui étonne dans le long texte — que je transcris dans son intégralité — c'est sa coïncidence avec certains postulats de la linguistique moderne : il établit sa conception de la langue comme un grand ensemble de dialectes, de niveaux sociaux et de styles, et c'est la raison pour laquelle on a considéré qu'il "se anticipó en más de tres siglos a la sociolingüística de nuestro tiempo" (Lope Blanch 1986:44) :

Ase de advertir que una lengua tiene algunas diferencias, fuera de dialectos particulares de provincias, conforme á las edades, calidades, i estados de sus naturales, de rrusticos, de vulgo, de ziedad, de la xente mas granada, i de la corte, del istoriador, del anziano, i predicador, i aun de la menor edad, de muxeres, i varones: i que todas estas abraza la lengua universal debaxo de su propiedad, niervo, i frase: i á cada uno le esta bien su lenguaxe, i al artesano no le esta mal escojer lo que parece mexor á su proposito como en el traxe: mas no por eso se á de entender que su estilo particular es toda la lengua entera, i xeneral, sino una parte, porque muchas cosas que él desecha, son mui buenas i elegantes para el istoriador, anziano, i predicador, i los otros (Correas 1625:144).

On peut observer dans le texte la distinction que Correas établit entre variantes diatopiques ou de lieu (“dialectos particulares de provinziias”), variantes diaphasiques ou de style (“de la corte, del istoriador ... i predicador”) et variantes diastratiques ou d’état social (“conforme á las edades, calidades, i estados de sus naturales”). Plus encore, il détermine en toute netteté les facteurs ou variables dont se sert la sociolinguistique de nos jours : l’âge (“del anziano ... i de la menor edad”), le niveau social (“de vulgo” et “de la xente mas granada”), le milieu urbain ou rural (“de rrusticos” et “de ziudad”) et le sexe (“de muxeres, i varones”).

Correas ne considère pas qu’une des ces variétés soit supérieure aux autres et ne pose pas entre elles une hiérarchie. Finalement, la *propriété* reste le seul critère d’évaluation qu’il introduit. “A cada uno le esta bien su lenguaxe” — affirme l’auteur —, ce qui prouve son attitude ouverte devant les phénomènes linguistiques, si éloignée de la rigidité du critère sélectif de la grammaire normative. La position de Correas sur le rôle de la grammaire et des types d’usage à codifier constitue une grande nouveauté pour les études linguistiques, non seulement en Espagne mais aussi par rapport au reste des traditions vernaculaires européennes. Au XVII^e siècle, aussi bien en France qu’en Italie, la grammaire, favorisée par les académies, dont le dessein principal consistait à préserver la pureté de la langue, s’engage dans la correction idiomatique. Tandis que l’usage des gens cultivés et celui des écrivains s’érige en principe d’autorité, l’usage commun est généralement considéré comme source de fautes et d’erreurs.

L’italien Buonmattei, non plus, n’a pas l’ampleur de critère de Correas. Son monumental *De la lingua toscana* (Venise 1643) a été conçu comme un ouvrage analogue à l’*Arte de la lengua* de Correas par sa tendance à lier les préceptes de la grammaire générale à l’observation minutieuse de la langue vulgaire¹. Bien que Buonmattei, à l’exemple de Correas, conçoit le peuple comme “autor e padrone” de l’usage linguistique, il affirme cependant que ce sont les écrivains qui fournissent les règles de la science du langage (apud Padley 1988:152).

¹ V. Padley (1988:150 et 189). Pour un analyse des exposés universalistes de Buonmattei, v. Padley (1985:254–268) et Brekle (1975:324–329).

Il ne se tient pas à l'écart de la tradition puriste de l'Accademia della Crusca, dont il fut le secrétaire, raison pour laquelle il adhère à la tendance qui prône le toscan archaïsant des auteurs du *Trecento*. Alors que Correas fait de l'usage commun le fondement de l'activité grammaticale, Buonmattei s'en sert seulement occasionnellement et comme si c'était une simple vérification additionnelle.

Le traité de Juan Villar est tout à fait opposé à l'ouvrage de Correas. Villar, poussé par le désir de "ver nuestra lengua castellana ajustada a el rigor de reglas y preceptos de la gramatica suya" (Villar 1651 : *A El lector*), adopte, dans la période étudiée, une position normativiste, ce que l'on déduit du titre même de son ouvrage : *Arte de la lengua española. Reducida a reglas y preceptos de rigurosa gramática* (Valence 1651). Villar admet l'existence de catégories grammaticales communes à toutes les langues, ce qui, en dernier ressort, lui permet de justifier l'utilité de sa grammaire comme accès à la grammaire latine, ce qui coïncide donc avec la position de Correas sur ce point-là. Mais c'est le seul point de cette analogie, parce qu'il ne révèle pas une mise au point universaliste ; puisque les aspects qui sont communs aux langues, étant stabilisés et privés de toute modification, n'ont pas besoin d'un critère normatif ou correcteur, ils ne font pas partie de son projet.

Villar observe à ce propos que ce sont justement les caractéristiques spécifiques et particulières aux langues qui sont les plus propices à *alteraciones* et *mudanças* et celles qui portent atteinte à la pureté de la langue :

Enseñado à la experiencia de tiempo largo, que la lengua vulgar de qualesquiera naciones, adquirida con sola imitacion de el comun uso, no ayudada de arte, o reglas, con lo que de nuevo se va en ella introduciendo, se corrija, y ajuste, padece frequentes alteraciones y mudanças, no en el número de las partes de la gramatica, ni de la oracion; concordancias, y otras qualesquiera cosas, que a todas las lenguas son comunes; pero si, en lo que a cada qual es particular y proprio.

Esto es lo que està mas espuesto a yerros, y por tanto, en quien la ambicion de viciosas novedades, mas facil se disimula ... De aquí es,

que en nuestra lengua Castellana no ay palabra, o dicion ... que de tales mudanças esté segura (Villar 1651 : *A El Lector*).

Tel que le montre le texte ci-dessus, l'attitude adoptée par Villar sur les relations entre l'usage et la norme est opposée à celle de Correas : alors que pour celui-ci l'usage est "mas poderoso que los prezetos i rreglas", Villar considère que l'usage commun, sans avoir pour support l'art grammatical, permet l'introduction de *viciosas novedades*, qui perturbent et menacent la pureté de la langue et qu'il faut corriger et ajuster. Par conséquent, le rôle attribué à la grammaire par les deux auteurs sera aussi différent : dans la conception descriptive de Correas, l'art grammatical dérive de l'usage (ou art naturel), c'est à dire que l'usage est systématisé. Dans l'orientation normative de Villar, l'art est superposé à l'usage : l'usage doit se soumettre à l'art. Pour Villar la fonction de la grammaire consiste à agir comme facteur de stabilisation idiomatique. C'est dans cette optique qu'est conçu son ouvrage, avec lequel il prétend accorder à la grammaire espagnole la même fermeté et stabilité que l'art grammatical avait attribuées à la langue latine. Tout cela est possible à partir de règles et de préceptes, de normes de correction sorties de l'usage des savants¹, et que le grammairien impose au sujet parlant afin de fixer les usages hésitants.

L'attitude puriste et normative de Villar coïncide avec les tendances qui dominent en France et en Italie à la même époque. Cependant, sa tentative a été un cas isolé et, à l'exemple de la *Gramática de la lengua castellana* de Nebrija, il lui a manqué la protection d'une institution telle que la Real Academia Española, dont Villar lui-même a été un incontestable précurseur. Toutefois, un siècle devra encore passer pour que la grammaire académique voie le jour, poussée par les mêmes idéaux de pureté et de perfection que Nebrija et Villar avaient montrés bien longtemps auparavant.

¹ Ainsi, au sujet de l'emploi du relatif invariable *que* au lieu de *el cual* ou *la cual*, il considère que "no parece bien fundado el uso que algunos van introduciendo, diciendo siempre *que* en semejantes noticias, y olvidandose de la claridad, o perspecuidad de todos los doctos y cuerdos, siempre tan encomendada" (Villar 1651:71).

REFERENCES

- Aldrete, Bernardo José. éd. 1972–75. *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España* (Rome 1606). Éd. facs. et étude de L. Nieto Jiménez. Madrid : C.S.I.C. 2 vols..
- Brekle, Herbert Ernst 1975. "The Seventeenth Century". *Historiography of Linguistics*, éd. par Th. A. Sebeok, 277–382. La Haye/Paris : Mouton.
- Correas, Gonzalo. 1625. *Arte de la lengua española castellana*. Éd. et étude de E. Alarcos García. Madrid : C.S.I.C. 1954.
- Kukenheim, Louis 1974. *Contributions à l'histoire de la grammaire italienne, espagnole et française à l'époque de la Renaissance*. Utrecht : H&S Publishers (Réimpression de la première édition, Amsterdam, 1932.)
- Lope Blanch, Juan Manuel 1986. "La lingüística española del Siglo de Oro". *Actas del VIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*. Vol. I.37–58. Madrid : Istmo.
- Nebrija, Antonio 1492. *Gramática de la lengua castellana*. Salamanca : chez l'auteur. (Éd. et étude de A. Quilis. Madrid : Editora Nacional, 1980.)
- Padley, G.Arthur 1985. *Grammatical Theory in Western Europe. 1500–1700. Trends in Vernacular Grammar. I*. Cambridge : University Press.
- . 1988. *Grammatical Theory in Western Europe. 1500–1700. Trends in Vernacular Grammar. II*. Cambridge : University Press.
- Pozuelo Yvancos, José María. 1986. "Norma, uso y autoridad en la teoría lingüística del siglo XVI". A. Quilis & H.-J. Niederehe (éds.). *The History of Linguistics in Spain*, 77–94. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- Sánchez de las Brozas, Francisco. 1587. *Minerva o De la propiedad de la lengua Latina*. Éd. de F. Rivera Cárdenas. Madrid : Cátedra, 1976.
- Valdés, Juan de. 1535. *Diálogo de la lengua*. Éd. de J.M. Lope Blanch. Madrid : Castalia, 1969.
- Villalón, Cristóbal de. 1558. *Gramatica Castellana*. Éd., facs. et étude de C. García. Madrid : CSIC, 1971.
- Villar, Juan. 1651. *Arte de la lengua española*. Valence : Francisco Verengel.
- Yllera, Alicia. 1983. "La gramática racional castellana en el siglo XVII: la herencia del Brocense en España". *Serta Philologica F. Lázaro Carreter natalem diem sexagesimum celebranti dedicata*. I.649–666. Madrid : Cátedra.

In the STUDIES IN THE HISTORY OF THE LANGUAGE SCIENCES series (Series Editor: E.F. Konrad Koerner, University of Ottawa) the following titles have been published:

44. AMSLER, Mark: *Etymology and Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*. Amsterdam/Philadelphia, 1989.
45. OWENS, Jonathan: *The Foundations of Grammar*. Amsterdam, 1987.
46. TAYLOR, Daniel (ed.): *The History of Linguistics in the Classical Period*. Amsterdam, 1987.
47. HALL, Robert A. Jr. (with the collaboration of Konrad Koerner) (ed.): *Leonard Bloomfield, Essays on his Life and Work*. Amsterdam, 1987.
48. FORMIGARI, Lia: *Language and Experience in 17th-century British Philosophy*. Amsterdam/Philadelphia, 1989.
49. DE MAURO, Tullio and Lia FORMIGARI (eds): *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism. Proceedings of the international conference, Rome, 25-28 September 1986*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
50. KOERNER, Konrad: *Practicing Linguistic Historiography. Selected Essays*. Amsterdam/Philadelphia, 1989.
51. NIEDEREHE, Hans-Josef and Konrad KOERNER (eds): *History and Historiography of Linguistics*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
52. JUUL, Arne and Hans F. NIELSEN (eds): *Otto Jespersen: Facets of his Life and Work*. Amsterdam/Philadelphia, 1989.
53. OWENS, Jonathan: *Early Arabic Grammatical Theory. Heterogeneity and Standardization*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
54. ANTONSEN, Elmer H. (ed.) with James W. Marchand and Ladislav Zgusta: *The Grimm Brothers and the Germanic Past*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
55. HALL, Robert A., Jr.: *A Life for Language. A biographical memoir of Leonard Bloomfield*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
56. VERSTEEGH, Kees and Michael G. CARTER (eds): *Studies in the History of Arabic Grammar II*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
57. STARNES, de Witt T. and Gertrude E. NOYES: *The English Dictionary from Cawdrey to Johnson 1604-1755*. Reprint of the 1946 edition, updated and with an introduction by Gabriele Stein. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
58. DINNEEN, Francis P. and E.F. Konrad KOERNER (eds): *North American Contributions to the History of Linguistics*. Amsterdam/Philadelphia, 1990.
59. NERLICH, Brigitte: *Semantic Theories in Europe, 1830-1930*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
60. KIBBEE, Douglas A.: *For to Speke Frenche Trewely. The French language in England, 1000-1600: its status, description and instruction*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
61. KOERNER, Konrad: *First Person Singular II*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
62. LEITNER, G. (ed.): *English Traditional Grammars: an International Perspective*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
63. SUNDBY, Bertil, Anne Kari BJØRGE and Kari E. HAUGLAND: *A Dictionary of English Normative Grammar 1700-1800*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
64. NOORDEGRAAF, Jan, Kees VERSTEEGH and KONRAD KOERNER (eds): *The History of Linguistics in the Low Countries*. Amsterdam/Philadelphia, 1992. n.y.p.
65. ITKONEN, Esa: *Universal History of Linguistics. India, China, Arabia, Europe*. Amsterdam/Philadelphia, 1991.
66. NAUMANN, Bernd, Frans Plank and Gottfried HOFBAUER (eds): *Language and Earth. Elective affinities between the emerging sciences of linguistics and geology*. Amsterdam/Philadelphia, 1992.
67. SUBBIONDO, Joseph L. (ed.): *John Wilkins and 17th-Century British Linguistics. A Reader*. Amsterdam/Philadelphia, 1992.
68. AHLQVIST, Anders (ed.): *Diversions of Galway. Papers on the history of linguistics from ICHoLS V*. Amsterdam/Philadelphia, 1992.

A full list of titles published in this series is available from the publisher.